

DU 8 AU 14 OCTOBRE 2018

PRIX BAYEUX CALVADOS-NORMANDIE
DES CORRESPONDANTS DE GUERRE



CATEGORIE PRESSE ECRITE

Kenneth R. ROSEN – THE ATAVIST MAGAZINE

"Mercenaires du diable"

Version traduite

IRAK

DU 1^{ER} AU 28 JUIN 2017

Mercenaires du diable

I

Un caillou ricoche sur le coteau, accroche un enchevêtrement de tissu et s'arrête avant de percuter une vertèbre inférieure humaine. À cet endroit de l'oued enveloppé de soleil, une petite vallée désertique comme il y en a des milliers dans le nord de l'Irak, le sol de poussière et d'herbe est jonché d'ossements : un coccyx, un fémur, un humérus et un coude. Plus loin, les côtes trempent dans une flaque. Chaque os est d'une couleur terre d'ombre, sale, décalcifié, comme un jouet trop mâché.

Hasan, 24 ans, enrôlé dans la police fédérale irakienne, se tient sur la route sablonneuse qui ondule le long du bord est de l'oued. L'air est lourd de caoutchouc brûlé, de rigidité boursouflée et de feux de pétrole. Hasan, qui ne me donnera que son prénom, a une barbe de quelques jours et porte un treillis bleu et gris. Bottes de combat aux pieds, c'est lui qui a envoyé le caillou rouler jusqu'aux restes éparpillés d'un homme mort. Ce n'est qu'une petite partie de ce que recèle le ravin. Il ne faut pas aller bien loin pour découvrir, près du capot d'un Humvee détruit, un autre corps décharné sur lequel s'entremêlent encore des fragments de la chemise qu'il portait à sa mort.

C'était en février, il faisait bien plus froid à Abu Saif, ce village au détour du fleuve Tigre, à quelques kilomètres au sud de Mossoul. Les forces irakiennes sont passées par là en allant reprendre leur deuxième plus grande ville des mains de l'organisation État Islamique (EI). Deux mois plus tard, le village est calme. En regardant vers le nord de Mossoul, coupée en deux par le Tigre, la vue est sombre, hésitante, belle. Des voies ferrées courent jusqu'à l'autre bout d'Abu Saif avant de s'arrêter sur le côté ouest de la ville où les militants de l'EI livrent leur ultime combat. Quelque 340 000 hommes ont été déplacés au cours des six derniers mois, fuyant le conflit urbain le plus intense depuis la Seconde Guerre mondiale. D'ici le milieu de l'été, 100 000 autres les rejoindront. La gare principale de Mossoul est complètement éviscérée. Des décombres de béton rappellent qu'autrefois s'élevaient ici des immeubles. Ceux qui sont encore debout et les gens qui s'y abritent résistent comme des tissus corporels qui ne veulent pas se décomposer.

Ici et là le long de la route, Hasan me montre ce que la libération d'Abu Saif a laissé d'autre dans son sillage. Sur le coteau, un squelette tout habillé est couché à plat ventre, figé comme dans une tentative ratée de s'échapper de l'oued. C'est un étrange soulagement que de voir quelque chose posé là, à la même place où il est tombé, apparemment ignoré de la nature et de l'homme.

« Il ne reste d'eux que des os », se vante Hasan d'un air désinvolte. Il porte sa casquette de camouflage tirée vers l'arrière, ses lacets sont desserrés. Il essuie une goutte de sueur sur son front. « Nos forces sont venues d'en haut et les ont dépassés ici. Tout ça est tel que nous l'avons trouvé quand nous les avons tués. »

Ils étaient des combattants de l'État Islamique. Le comportement flegmatique de Hasan me dit qu'il se fiche complètement d'eux et que je devrais faire pareil. C'est

tout juste s'ils étaient humains quand ils étaient en vie, ils n'étaient que chair, os, et diable. Maintenant moi aussi je pourrais leur jeter un caillou si je voulais. Peut-être que c'est ce que Hasan attend de moi.

Il bascule d'un pied sur l'autre, plonge ses mains dans ses poches. Il ne me regarde pas souvent dans les yeux quand il parle, et il ne s'attarde jamais sur un détail en particulier de la bataille qui a eu lieu ici : les soldats sont arrivés, sont tombés sur les militants, les ont abattus, et ont continué. Est-ce que ce récit sans équivoque est le produit de la honte, de la modestie, du choc, je n'en sais rien.

Et s'il me le disait... est-ce que je le croirais ?

En gros, tout ce dont on peut être sûr dans la guerre, c'est que tout le monde ment.

Contempler le désert depuis les collines plissées d'Albu Saif, c'est voir le passé autant que le présent. Dans la province de Ninive, les chemins de pleins et de déliés serpentent à travers les bermes de terre pincée et percent les traînées de fumée laissées par les frappes aériennes, les tirs d'artillerie et les obus de mortiers. Ils mènent vers des villages dont certains façonnent le paysage du nord irakien depuis des millénaires.

L'élément de base de l'ancienne Mésopotamie était la brique crue, faite de terre, de paille et d'eau. Elle était sèche et dure, valeureuse face au climat rude du Moyen-Orient et sa chaleur implacable. Mais au fil du temps, elle se désintègre. Pour qu'un village survive, il faut fortifier les surfaces, encore et encore. Parfois, on rase les structures, de sorte que ce qu'il reste sert de fondation à ce que l'on reconstruit... et un nouveau bâtiment surgit des cendres d'un autre. Le cycle s'est répété au fil des siècles, les amas grimant de plus en plus haut comme autant de petits royaumes montagnoux, se rapprochant doucement du ciel.

En arabe, ces tertres sont appelés « tel ». Retirer les couches les unes après les autres vous transporterait dans le passé. Dans la ville kurde d'Erbil, à environ 80 kilomètres au sud-est de Mossoul, la citadelle médiévale repose sur les restes d'une civilisation du IV^e siècle avant notre ère. En Irak, la destruction a toujours été à l'origine de la préservation.

Tout cela serait un formidable héritage si ce n'était pas caché sous la fâcheuse réputation inébranlable de barbare qu'a le pays. Le monde entier ne voit pratiquement que ça. L'Irak et toute cette région du Moyen-Orient sont considérés comme une toupie sur laquelle virevoltent disputes sectaires, invasions étrangères, atrocités de masse et insurrections terroristes.

Le plus récent de ces fléaux s'est produit en juin 2014 quand les militants de l'EI ont envahi Mossoul dans leurs Toyota Hilux rutilantes, mitraillettes soudées à l'arrière sur la benne. Ils sont aussi passés par Ramadi et Fallujah au sud. Les forces de sécurité irakienne ont lâché leurs armes et ont fui, offrant aux nouveaux arrivants une abondance de dépôts de munitions, de véhicules blindés et d'installations militaires.

Près d'un million de civils dans la province de Ninive ont été abandonnés au joug extrémiste.

Plus de deux ans après, en octobre 2016, une coalition de forces armées réunissant les Irakiens, les Kurdes, les Américains, les Français, les Anglais et les Australiens ont commencé à reprendre la ville. À la fin janvier, l'est de Mossoul était officiellement libéré. De l'autre côté du Tigre, les combattants de l'EI se sont installés dans la vieille ville, un croisement d'allées étroites et une architecture à peine touchés par les siècles. C'est dans ce labyrinthe que l'on trouve la grande mosquée Al-Nouri, d'où le chef Abou Bakr Al-Baghdadi avait proclamé la naissance de son califat. Trois ans plus tard, ses combattants la faisaient exploser.

C'est un travail éprouvant, accompli dans le sang, de déloger l'ennemi de ce dédale urbain, mais maintenant, fin avril, les forces de libération rapportent que le nombre de militants à Mossoul est tombé à moins d'un millier. D'ici la mi-juin, on devrait descendre sous les 500. Une triple offensive est en cours dans le but de sauver la ville : les unités d'opérations spéciales et de police irakiennes avancent par le sud tandis que les milices chiites et la 9e Division armée des forces irakiennes arrivent de l'ouest et du nord. Là, les drapeaux noirs de l'EI s'agitent encore en haut des structures en pisé du désert qui s'étend entre Mossoul et la frontière syrienne.

La mort est omniprésente et prend des proportions ahurissantes. Plusieurs milliers de civils ont été tués ou blessés dans des frappes aériennes ou au front depuis que l'offensive de Mossoul a commencé. En mars, une bombe américaine a aplati comme une crêpe de béton une maison du quartier Al-Jadida, tuant plus de 100 civils et faisant de l'incident l'un des plus meurtriers en Irak depuis l'invasion américaine en 2003. Les combattants de l'EI ont organisé des attaques chimiques, et on peut entendre le bourdonnement de leurs drones dans le ciel. Les militants lancent des tirs de mortier sans retenue, se servent des civils comme boucliers, et exécutent les résidents qui n'obéissent pas aux ordres ou tentent de s'enfuir. Des milliers de soldats irakiens sont morts, des milliers d'autres blessés. Dans un hôpital de Qayarah, une ville proche de Mossoul, au sud, des chambres froides funéraires débordent de victimes. D'autres locaux abritent des corps à une température d'environ 15 degrés, les pauvres climatiseurs ne peuvent pas aller plus bas.

Certains espaces sont affectés aux enterrements, notamment des cimetières dans les quartiers de Wadi Ekab et Wadi Hajar. Les combats et les infrastructures moins fonctionnelles rendent l'accès à nombre de ces lieux quasiment impossible. Les gens enterrent les corps de leurs proches, parfois aussi ceux d'étrangers, dans leurs jardins, dernières demeures calmes et fertiles au milieu des ruines. Les familles inhument les enfants là où ils sont morts, le même après-midi et au même endroit où ils jouaient quelques heures plus tôt le T-shirt Disney sur le dos à courir après un ballon de foot tout râpé.

Ce qu'il advient des morts de l'EI — plusieurs milliers, d'après les estimations du Pentagone — est une autre histoire. Personne ne veut en parler. Sur cette terre ancienne et intrépide, la façon dont on meurt ne signifie pas grand-chose : un corps, que son âme ait été vertueuse ou damnée, n'est que décombres sur lesquelles l'Irak peut se reconstruire encore une fois. Par contre, pour les habitants, la question de savoir ce que méritent les extrémistes une fois morts, ceux-là qui ont assassiné, violé

et pillé, a une réponse évidente : rien. Débarrasse ton foyer du mal, par n'importe quel moyen, et continue à vivre ta vie. Une réponse logique peut-être, mais pas efficace. Dans ces contrées, la douleur est profonde et les taches qu'elle laisse ne cessent de s'accumuler, même quand le combat s'est apaisé.

En parcourant Mossoul, je m'attendais à voir des représailles contre les militants morts, au nom de la délivrance. Je ne les ai pas vues, du moins pas immédiatement. Il a fallu que j'aie les trouver, car, comme dans n'importe quelle guerre, les vivants d'Irak se dépêchent de composer le récit des morts. C'est la victoire qui leur accorde ce privilège. Ils fixent eux-mêmes les termes de ce qui est bien et de ce qui est mal, concrètement et moralement, dans la mythologie de cette bataille pour Mossoul. Par intérêt personnel autant que par idéologie, ils dissimulent ou ils effacent leur propre cruauté en parlant d'oubli, de dommage collatéral, et, par-dessus tout, de patriotisme.

Contourner les règles de la guerre est l'éternel exploit du vainqueur. Les enfreindre, c'est le risque que prend le héros de devenir le diable qu'il a juré de vaincre. Ceci est la leçon que donnent les cadavres de l'EI, tandis que pourrissent les os d'Albu Saif.

II

Un Humvee avec des plaques balistiques rudimentaires attachées sur l'avant freine bruyamment à côté de Hasan et moi. Le chaos qui s'ensuit résonne de questions, de cris et de malentendus, chacun tentant de comprendre qui est qui, qui veut quoi, et qui en cet instant vit sa dernière heure... une pagaille tout ce qu'il y a de plus normal. Un capitaine de la police fédérale irakienne sort du côté passager du véhicule, suivi d'un soldat, l'air naïf derrière ses fausses lunettes de soleil Oakley, prêt à faire plaisir à son commandant. De son fusil, il vise la morne colline, libérée de toute menace depuis longtemps. Hasan fait un salut impassible. Il fait chaud.

Le capitaine, qui dit s'appeler Salah, est un homme fier, le torse bombé et la démarche ample. Il inspecte la région. C'est lui qui était aux commandes lors de la libération du village, ce qui en fait un auteur principal du récit rapporté aux journalistes comme moi.

Salah discute de tout et de rien, déclare que nous sommes des amis, des frères même, alignés contre un ennemi commun. Le triomphe est proche, l'EI connaîtra bientôt sa fin. Lui et ses hommes font tout ce qu'il faut pour gagner. Mais il faut comprendre une chose : ce n'est pas facile.

Il montre les os en contrebas et le soldat empressé se met en branle. Il se dirige vers le Humvee, sans se rendre compte qu'il n'a pas compris l'ordre de son commandant de descendre la colline. Salah l'attrape par le col de son gilet pare-balles pour l'envoyer dans la bonne direction, vers un petit chemin en pente à peine visible. Nous l'empruntons et plus bas dans l'oued, l'air lourd de putréfaction nous étouffe.

Salah veut me raconter ce qui s'est passé ici, où on dirait que rien ne pousse et tout se fane : « Il pleuvait », se souvient-il du combat contre l'EI, ce jour de février. Il trace

des lignes dans l'air pour montrer les mouvements et ponctuer les moments. Le pare-brise de son Humvee arborait une toile d'araignée après l'impact des balles, les douilles formaient un arc en s'échappant des fusils, les hommes criaient, les radios se détraquaient. « Nous avons perdu le chauffeur », poursuit-il, montrant le capot déglingué dans le ravin. Un autre de ses soldats est mort aussi.

« Mais on en a abattu beaucoup, dit-il à propos des combattants, et le lendemain, je suis revenu pour sortir le Humvee de là et couvrir les corps d'un peu de terre. J'avais peur des insectes et des maladies. »

Hasan confirme, « Oui, c'est ça. »

Le sol ne présente pas de cavités. Aucune bombe n'a explosé ici, aucune grenade, aucun tir de mortier. Les militants ont dû être pris en petit groupe — c'est inhabituel pour des forces armées dont les mesures tactiques exigent de disperser les membres lors du combat — puis tués un par un. Abattus, très probablement, soit dans l'oued soit juste au-dessus.

« Qu'ils pourrissent, reprend Hasan alors que je réfléchis au scénario, on ne sait pas quand, mais quelqu'un viendra les enterrer sur place. » Pas quelqu'un de l'armée en tout cas. Salah et Hasan sont d'accord, le nettoyage ne fait pas partie de leurs fonctions.

Sur la rive est du Tigre, juste au nord de Mossoul, se trouve un tel qui date du VII^e siècle avant notre ère. Quand dans les années 1850, les archéologues fouillent le tumulus, connu sous le nom de Kuyunjik, ils découvrent la bibliothèque du roi assyrien Assurbanipal. C'est là, inscrites sur des milliers de tablettes d'argile, que sont nées certaines des œuvres littéraires les plus anciennes du monde. L'Épopée de Gilgamesh est l'une d'entre elles. Dans ce poème, un roi part à la recherche du secret de la vie éternelle. Au cours de ce voyage, il convoque son ami décédé Enkidu pour discuter de la vie après la mort parmi les soldats :

– As-tu vu celui qui est tombé au combat ?

– Je l'ai vu. Son père et sa mère ne sont pas là pour lui tenir la tête et sa femme pleure.

– As-tu vu l'esprit de celui qui n'a pas eu d'offrandes funéraires ?

– Je l'ai vu. Son ombre, sur la Terre, n'a pas de repos.

Le même leitmotiv a inspiré d'autres œuvres anciennes, comme L'Illiade, l'épopée d'Homère. À la fin, Achille tue Hector, chef de l'armée troyenne, et traîne son cadavre autour des murs de Troie : « Il lui perce les tendons entre cheville et talon, il y passe des courroies de cuir et les attache à son char, laissant traîner sa tête dans la poussière. » Il refuse ensuite d'enterrer le corps mutilé. Horrifiés, les dieux interviennent pour assurer le retour de la dépouille à sa famille. L'Illiade se termine

avec un accord entre les Grecs et les Troyens pour qu'il y ait une trêve et qu'Hector soit inhumé.

Le respect des morts est ensuite devenu un principe observé dans les grandes religions, Islam compris. Abou Bakr, premier calife après la mort du prophète Mahomet ordonne aux guerriers musulmans : « Ne commettez point de trahison et ne déviez pas du droit chemin. Ne mutiliez pas les corps morts. » Le musulman qui meurt au combat est un chahid, ou martyr. Le coran reste vague sur la manière d'enterrer les défunts, mais les hadiths, les paroles du prophète qui interprètent le droit islamique, déclarent que les martyrs devraient être mis en terre, sans linceul et baignant dans leur propre sang.

À l'époque moderne, la maxime selon laquelle l'armée devrait respecter les morts, même ennemis, tient bon dans le droit international. Les conventions de Genève interdisent le pillage, la mutilation et d'autres mauvais traitements des cadavres. Elles préconisent également de prendre des mesures raisonnables pour que les morts soient enterrés honorablement. D'autre part, le Statut de la Cour pénale internationale considère les « outrages à la dignité personnelle » comme crime de guerre, notamment sur des cadavres.

Officiellement, dans leur confrontation avec l'EI, les autorités irakiennes ont adopté des principes millénaires. En 2015, l'Ayatollah Ali al-Sistani, un grand chef religieux, a publié un guide pour les combattants sur le champ de bataille où il rappelle le droit islamique aux soldats de la milice : ne pas s'adonner à des actes extrémistes, ne pas manquer de respect envers les cadavres, ne pas recourir à la tromperie. D'après les médias locaux, la Commission indépendante pour les droits de l'homme dans le Kurdistan irakien a fait parvenir une lettre aux organes de presse et aux groupes militaires irakiens cet hiver dans laquelle elle met l'accent sur le fait que « les actions indécentes contre les morts sont aussi des violations des droits humains ». Les corps devraient être enterrés dans des endroits facilement identifiables et selon les normes internationales, et les informations personnelles les concernant devraient être placées dans des bouteilles en verre de sorte que les familles puissent les retrouver plus tard — même celles des combattants de l'EI.

Toutes respectueuses et vertueuses qu'elles soient, ces mesures s'avèrent souvent impossibles à mettre en œuvre. Il est rare de trouver des papiers d'identité sur les militants, en tout cas rien d'utile ou d'intelligible hors du califat, et la plupart d'entre eux portent un nom de guerre. De nombreuses familles répugnent à chercher les proches qui ont quitté le foyer pour ne jamais revenir, de peur qu'ils se soient associés à des terroristes. D'autres sont de toute façon trop loin pour essayer. Plus de 20 000 étrangers ont rejoint les rangs de l'État islamique en Irak et en Syrie, dont plus de 3000 originaires de pays occidentaux.

De plus, les vicissitudes du conflit vont à l'encontre des obligations religieuses. Pour la majorité de la population irakienne, arabe chiite, les morts sont inhumés dans le plus grand cimetière du monde, à Najaf, où quelque cinq millions de parcelles s'étalent sur plus de 1500 hectares et 50 000 personnes sont enterrées chaque année. Par contre, à Mossoul, les sunnites sont majoritaires depuis fort longtemps — la ville peut se vanter d'avoir aussi accueilli chrétiens, Juifs, Kurdes, Yazidis et autres minorités, rendant la démographie si compliquée qu'en 1918, T.E. Lawrence, le

fameux Laurence d'Arabie, avait marqué de deux points d'interrogation la région de Ninive sur une carte des divisions ethniques. Quant à l'EI, il est aussi composé principalement de sunnites. Dans les deux sectes, on lave le corps du mort (ghusl) et on l'enveloppe d'un linceul (kafan), un officiant récite des prières et le défunt est enterré dès que possible après le décès. Malgré les réserves traditionnelles, le don d'organe est encouragé dans cet Irak assiégé : sauver la vie d'un homme, c'est sauver l'humanité.

Il y a quelques mois, quelques responsables locaux ont proposé que Mossoul instaure un cimetière unique pour les combattants de l'EI — un monument à leur défaite et un endroit où les familles pourraient venir se recueillir. Il ne s'agissait pas de prendre en compte des rites funéraires, mais plutôt d'être efficace et de ne pas mélanger les corps haïs et ceux des innocents. Mais alors, et si les gens venaient prier sur l'humus en pagaille, certains que sous leurs pieds gisait le héros martyr ? Créer un site dédié où l'EI enterrerait les siens risquait de devenir une commémoration des crimes contre l'humanité commis par les morts au combat. L'idée fut abandonnée.

De toute façon, le rythme du conflit est trop rapide ici, la trajectoire des combats imprévisible. Les corps ne peuvent pas systématiquement être déplacés quand la ligne de front se redessine constamment. Les fosses communes — des dizaines de corps jetés dans des plaies de terre béante — représentent souvent tout ce que les libérateurs de Mossoul peuvent accomplir. Leurs bulldozers ensevelissent les militants à la hâte, l'un par-dessus l'autre, dans des rouleaux de poussière, sans identification ni marquage quelconque à la surface. Seules des fouilles permettraient de déterminer qui repose sous le sol, de savoir à qui sont ces fils, ces frères, ces maris, ces amis morts dans l'abjection après avoir quitté le foyer.

Voilà une fin bien amère que d'être mis en terre par un bulldozer. Les soldats m'assurent qu'elle est cependant bien meilleure que ce que l'EI, coutumier des fosses communes également, aura jamais à offrir. Le gouffre de Khasfa en est un exemple, à une dizaine de kilomètres de Mossoul. Des centaines, peut-être des milliers de corps y reposent sous la poussière et l'eau, tous exécutés par les fanatiques lorsqu'ils occupaient la ville. On dit que maintenant l'organisation achève ses propres blessés en retraite et emporte les corps loin de la bataille vers un destin inconnu. Ali Kasem, un lieutenant de la police fédérale, m'explique : « Parfois, ils se contentent de leur couper la tête. Ainsi personne ne pourra les identifier. »

Nous nous trouvons dans un convoi derrière la ligne de front dans les quartiers ouest de Mossoul. Kasem, un homme costaud à l'air angélique, est assis à l'arrière d'une fourgonnette parée d'une vague tenue de camouflage peinte n'importe comment à la bombe. Les bras étendus le long du dossier, on dirait un pacha qui se fait conduire dans son char.

Malgré ce que dit Kasem, il est arrivé que l'EI enterre ses combattants dans Mossoul. On m'a raconté qu'il y a un cimetière de fortune dans le sous-sol d'un bâtiment, parsemé de monticules de terre entre les colonnes qui soutiennent la structure. La police me prévient, c'est trop dangereux pour le visiter. Ils ne veulent pas risquer leur vie pour me le montrer.

Dans le quartier d'Al-Tayaran, le convoi s'arrête à un endroit pour manger. C'est un camion avec des plaques de cuisson où défilent les falafels et les gombos frits sur du pain samoun. Des enfants affamés, quelques-uns parmi les centaines de milliers d'habitants toujours piégés dans la ville, cognent sur des assiettes et des casseroles métalliques. Non loin de là, certains de leurs amis sont enterrés pour avoir pris un engin explosif improvisé (EEI) pour un jouet.

Plus bas dans la rue se trouvent deux bulldozers Caterpillar D7R de 32 tonnes, deux des 132 envoyés par les États-Unis depuis 2015. Chacun vaut dans les 200 000 \$. Comme des chariots sur un practice de golf, ils sont devenus des cibles... mais pas avec les mêmes balles. Des éraflures et des trous couvrent le blindage et la vitre des machines.

Muhammad, un jeune homme d'une bonne vingtaine d'années est au volant de l'un des deux véhicules. Peu sûr de lui, il profite de l'occasion pour raconter timidement son nouveau travail avec la police, au front. Il n'est affecté à la conduite du bulldozer que depuis quelques mois. « Aussitôt qu'ils avancent, je pousse », explique-t-il. « Nous débarrassons les rues des voitures détruites, d'engins explosifs, de mines... »

Avant de pouvoir donner d'autres exemples, son commandant, agité, l'interrompt. Et quand je demande à Muhammad s'il sait où les combattants de l'EI sont enterrés, il lance un regard à son chef, qui le renvoie d'un geste vers le véhicule. Muhammad met le contact, réveille la machine qui tousse et grogne. Le bulldozer s'éloigne, laissant derrière lui un homme maussade accroupi sur la chaussée, apparemment sans nulle part où aller ni rien à faire.

Les Kurdes ont un proverbe pour ces moments où tout espoir est perdu : « Même le diable est parti. »

III

Le capitaine Salah se tient debout les poings sur les hanches, il vient de me faire le récit de sa victoire à Abu Saif. L'histoire qu'il a l'habitude de répéter déborde d'une fausse humilité, elle vaut la peine d'être racontée à un journaliste occidental, peut-être même aux futures générations d'Irakiens qui grandiront ici. D'après Salah, les combattants dont les restes nous entourent venaient d'Arabie saoudite, de Syrie, peut-être d'Allemagne. Mais s'ils sont morts au combat et n'avaient pas de papiers d'identité sur eux, qu'est-ce qu'il en sait ? Je tente de comprendre tout ça, et, encore une fois, comment les combattants sont venus mourir là où ils sont morts. Un petit viaduc coupe la colline en deux, connectant notre oued à un autre qui va vers l'est, vers le Tigre. Le couloir de béton creux ressemble à un œsophage. Les murmures du vent le traversent.

Peut-être que les combattants ont utilisé le viaduc pour tendre une embuscade aux forces de libération sur la route au-dessus de nous. Ils devaient quand même se rendre compte que frapper depuis une position basse dans un tunnel qui résonne du moindre bruit était mal avisé, faisant d'eux une proie facile et peu discrète pour une attaque venue d'en haut par Salah et ses hommes. Alors peut-être qu'ils se sont

battus de front et sont tombés dans le ravin avant de se faire abattre. Mais dans ce cas pourquoi se seraient-ils exposés aux tirs, en groupe, complètement visibles et sans nulle part où battre en retraite ?

Par l'intermédiaire d'un interprète, j'insiste pour que Salah m'explique à nouveau, cette fois plus clairement, le déroulement de la bataille : s'il pleuvait très fort, sur combien de combattants il est tombé, à quel point ils se sont défendus, de quel poste d'observation. Je lui demande aussi comment il sait de quelles nationalités ils étaient si ses hommes tiraient à vue.

Hasan envoie promener un caillou du pied, puis un autre. Les militaires arrivés dans le Humvee se mettent à rire entre eux. Hasan se joint au groupe. Le soldat empressé, qui ne le quitte toujours pas d'une semelle et boit ses paroles, me rappelle un dessin animé de G.I. Joe. Cette irrévérence m'agace.

Puis Salah prend son téléphone et se met à ricaner aussi. Il veut me montrer quelque chose. Ça va m'intéresser... mais je vais peut-être le regretter.

Des cadavres de l'EI, carbonisés, pieds et poings liés, pendus à des poteaux électriques ou étalés sur les routes, éléments de décors pour selfies... ce ne sont que quelques exemples de profanations rapportées par les journalistes, les travailleurs humanitaires et d'autres témoins depuis que l'offensive a commencé à Mossoul. Les troupes irakiennes, et peut-être les civils aussi, se font justice elles-mêmes.

Sur la large route qui va vers l'est de Mossoul, je vois un corps pendu. Les habitants me disent que cet homme était un militant. Personne ne m'explique comment il est arrivé là-haut. S'il y en avait d'autres, déshonorés dans la mort, ils ne sont plus là. Pour les gens comme moi, qui regardent de l'extérieur, c'est peut-être mieux comme ça. J'apprends que ce sont les téléphones qui donnent une image de la situation dans son entier. À Mossoul, les jeunes soldats se partagent photos et vidéo des morts comme des gamins qui s'échangent des autocollants de football dans une cour de récréation. Sur l'une d'entre elles, je vois des corps de militants ligotés avec de grosses cordes. Sur une autre, des soldats irakiens ont été pris en train de prendre leurs propres photos de deux cadavres en boule près d'une moto.

Et pourtant, source après source, c'est la même chose : tout se fait conformément à la loi. Lorsqu'il s'agit de savoir ce qu'il advient des morts de l'EI, des dizaines d'officiers de police, de fonctionnaires municipaux et de religieux fournissent tout un assortiment de vagues réponses. Un homme affirme que « quand on en voit, on les enterre. » D'autres parlent de corps à remettre à des médecins, ou de demander au ministère de la Santé de s'en occuper. « Les ONG viennent les récupérer », répliquent-ils également.

Quant à Mohammed Mahmoud Suleiman, de la Défense civile irakienne, il soutient : « Nous n'avons rien à voir avec les corps de l'EI, nous ne nous occupons que des civils. » Et un chef de police de persister, « c'est évident » quand les cadavres sont ceux de militants, « on les reconnaît à leur barbe, leurs vêtements de Kandahar, et

les armes qu'ils portent sur eux. » Si seulement les armes en Irak étaient chose rare. Si seulement les hommes sous la coupe de l'EI n'étaient pas forcés de s'habiller comme leurs chefs, avec la même barbe. Si seulement les civils n'étaient pas contraints de se battre pour l'organisation. Dans la vie, le camouflage est une question de survie. Dans la mort, il peut être trompeur.

Les extrémistes aussi portent le déguisement. Ils s'habillent en policier ou bien se rasent pour infiltrer les bases militaires ou les camps de déplacés aux alentours de Mossoul. Ils manipulent le champ de bataille urbain où les civils deviennent des armures, les rues et les maisons des tranchées. Aujourd'hui, il y a au moins dix morts civiles pour chaque combattant tué à la guerre, d'après la Commission internationale pour les personnes disparues (ICMP). Il y a un siècle, c'était l'inverse.

La justice, tristement circonscrite et d'une élasticité tenace. Elle est rendue aux innocents quand c'est possible, mais n'est de fait administrée qu'à certains. L'impatience arrive facilement dans ce petit jeu où l'on se hâte pour mieux attendre. En règle générale, la bureaucratie est prise de vitesse par les hostilités, occupée à se démener pour rassembler les preuves de crimes avant que celles-ci ne se volatilisent ou soient détruites. La science est lente aussi. L'ICMP, créée pour fouiller les fosses communes en Bosnie dans les années 1990, intervient aujourd'hui dans d'autres lieux qui vivent le désastre, comme l'Irak. Ce n'est pas son premier passage dans le pays, puisqu'elle a déjà exploré les charniers creusés par le régime meurtrier de Saddam Hussein et le parti Baas.

Tout expérimentée qu'elle soit, la commission doit procéder à un travail fastidieux : recueillir les échantillons d'ADN auprès des civils, fouiller les lieux de sépultures, et comparer le matériel génétique fourni par les vivants avec ce qu'elle a pu se procurer sur site. « Les gens enterrent les morts n'importe comment alors au bout d'un moment, les tissus mous fondent, les os se mélangent les uns aux autres », explique Fawaz Abdulabbas, responsable adjoint de la mission ICMP en Irak. « Quand nous creusons, ce ne sont pas des corps entiers que nous exhumons. Ce sont des os. » Grâce aux données génétiques croisées avec celles des familles, celles-ci apprennent ce qu'il est arrivé à leurs disparus. Dans l'idéal, elles peuvent aussi servir de preuves dans un tribunal pénal.

La commission n'a pas commencé les fouilles à Mossoul, il faudra peut-être encore des mois d'attente. « C'est un processus très long et très compliqué », déclare Abdulabbas. C'est peu dire, étant donné qu'il ne finira jamais cette tâche, et il le sait. Il restera des cadavres non identifiés dans des trous ou éparpillés dans la nature, morceau après morceau. Les combattants de l'EI, considérés comme les corps les moins importants, constitueront forcément un large pourcentage de ceux qui seront à jamais perdus.

L'ICMP a commencé à travailler l'année passée à Tikrit, à environ 240 kilomètres vers le sud, près du Camp Speicher où l'EI a massacré 1700 soldats en juin 2014. Une vidéo en montre quelques-uns allongés dans des fosses, attendant l'exécution. D'autres sont sur le point de rendre leur dernier soupir au bord du Tigre. Sur la surface du fleuve, un buffle continue à brouter. En dessous se trouve au moins une centaine de corps de jeunes officiers.

D'autres institutions semblent anticiper dangereusement les questions judiciaires en faisant entrer l'accusé dans le système des procédures ad hoc. Il est midi quand j'arrive à Qaraqosh, à une trentaine de kilomètres à l'est de Mossoul. C'était la plus grande ville chrétienne du pays jusqu'à ce que l'EI fasse fuir de nombreux résidents et en assassine d'autres. On dirait que le soleil chauffe de plus en plus, comme s'il concentrait ses rayons dans une loupe géante au-dessus de cet endroit déjà délavé. Des dizaines de gens s'affairent parce que c'est ici que se trouve le tribunal de Ninive maintenant, transféré de Mossoul. Des imprimantes attendent dans des tentes, prêtes à tirer des certificats de naissance, de mort et de mariage. Les papiers délivrés par l'EI ne sont pas valables et doivent être remplacés.

Dans un crissement de pneu, une camionnette arrive, au milieu de voitures de police jaunes et vertes. À l'arrière se trouvent sept hommes, jeunes, les mains attachées et les yeux bandés avec des morceaux de tissus. Les gardes qui les transportent disent qu'ils ont avoué être des membres de l'EI. On les fait descendre et on les aligne devant une grille. Celle-ci s'ouvre sur une femme en colère qui accuse bruyamment le groupe d'avoir tué son mari. Les hommes au visage poisseux, barbouillé et sauvage de prisonniers s'agrippent par le bord de leurs chemises comme s'ils tenaient un drap mortuaire. Ils avancent à petits pas, l'aveugle menant l'aveugle, et le portail tremble derrière eux.

Une fois à l'intérieur d'un bâtiment administratif, ils reçoivent l'ordre de faire face au mur. Leurs nuques ont l'air dures et vulnérables. Un fonctionnaire du ministère de l'Intérieur, dont je ne connaîtrai pas le nom, m'explique qu'ils ont été arrêtés à Nimroud, une ancienne ville assyrienne à une trentaine de kilomètres de Mossoul. Aujourd'hui, elle est en ruine, ses lions sculptés et ses taureaux ailés tombés de leurs bas-reliefs. On m'intime de ne pas m'adresser aux hommes. De toute façon, ils sont tous voués au Jahannam, l'enfer... Que valent les paroles des hommes de main du diable ?

« Ils ont été arrêtés pour avoir rejoint et soutenu l'EI », poursuit l'employé du ministère, « Après l'enquête, nous avons découvert que ce ne sont pas des assassins. » Ils seront jugés pour d'autres crimes, notamment pour soutenir et imposer le califat. Ils presseront leur pouce contre le boîtier encreur et signeront leur déposition de leur empreinte digitale. Et le fonctionnaire de s'exclamer : « Nous leur apportons confort et nourriture. La leur est meilleure que la nôtre ! »

Les hommes ressemblent à des adolescents. L'employé m'explique : « La plupart d'entre eux ne sont pas bien vieux. Nous avons aussi un tribunal pour mineurs. » Personne d'autre ne me parle d'une instance dédiée au jugement des jeunes, qui, en droit international, constituent une classe d'accusés différente des adultes.

Je m'approche de l'un des prisonniers. Il bouge la tête comme pour essayer de voir à travers le bandeau, jusqu'à ce qu'il comprenne d'où vient ma voix. Il porte un tatouage sur l'avant-bras, écrit en arabe : « Elle m'a aimé, elle m'a quitté. »

Elle vit à Mossoul, il l'aime depuis huit mois. Il me donne son nom, mais il ne faut pas que je la cherche. Quiconque a affaire avec un membre de l'EI peut devenir une cible. Quelques semaines après ma visite, des rapports signaleront que des résidents des environs s'en sont pris aux familles des militants, que, quelque part au

sud de Mossoul, onze garçons et jeunes hommes aux yeux bandés ont été abandonnés sous le soleil brûlant après une mort douloureuse sous les coups des justiciers.

« Oui, me dit le prisonnier tatoué, évidemment qu'elle me manque. »

Nombreux sont les récits d'hommes et de femmes qui soutiennent l'EI par nécessité, parce que c'était le meilleur choix, le seul moyen de fuir une vie qu'ils ne pouvaient pas endurer. Lui, peut-être qu'il était de ceux-là, espérant combler l'insupportable immensité avec un amour mortel et la ferveur religieuse. S'il survit à tout ça, peut-être retrouvera-t-il celle à qui il a prêté allégeance en marquant sa chair. Et s'il n'a tué personne, peut-être échappera-t-il au sort réservé à celui qui se dit assassin : la pendaison à Bagdad.

Ou alors la mort le rattrapera. Une victime de l'après-guerre.

Les hommes sont emmenés à quelques rues de là jusqu'à une ancienne villa reconvertie en tribunal. Un escalier bordé d'une rampe dorée, tel une échelle de Jacob menant vers la perdition, conduit à deux pièces séparées par une fine paroi. Dans l'une, des hommes et des femmes implorent qu'on leur rembourse les dégâts charriés par le conflit : une voiture démolie, une maison rasée, des possessions perdues, un parent décédé. Dans l'autre, des prisonniers sont interrogés. Le juge Sadoon al-Hassan Yani m'invite à assister aux audiences. « Nous voulons que vous constatiez, précise-t-il, que nous avons une démocratie. »

Les avocats attendent que les réponses des militants incriminés concordent avec les rapports qu'ils ont reçus des premiers ravisseurs, des hommes comme le capitaine Salah. Toutes les conclusions préliminaires sont accablantes. Il n'existe aucun témoignage de tiers, aucune preuve physique. Uniquement des confessions.

Les juges et les enquêteurs sont assis dans un lourd nuage de fumée de cigarillo. Quand ils obtiennent une réponse satisfaisante et que le pouce du prisonnier a été dûment tamponné sur le formulaire pour vérification, les médiateurs chassent l'homme d'un signe de la main. Son dossier sera examiné à Bagdad. Ils prononcent leur jugement avec la même aisance qu'ils balaient la cendre sur le revers de leur veste.

IV

D'un doigt boudiné et couvert de boue séchée, Salah fait défiler l'écran sur son téléphone en riant. Les images apparaissent puis sont balayées pour faire place à d'autres. Enfin, il s'arrête sur une vidéo et tourne l'appareil pour voir le film en format paysage. La scène figée du début montre le ravin où nous nous trouvons. « Il y en avait sept, dit-il, ils ont avoué. » Comme les hommes au tribunal de Qaraqosh.

La voilà, la confession de Salah : sept membres de l'EI se sont livrés à lui et ses hommes à Albu Saif en février. Deux étaient blessés. « Après l'interrogatoire, nous

les avons emmenés ici, raconte-t-il en parlant de l'oued. Ce sont des criminels de guerre, nous les avons tués. »

Certains ont été dirigés vers l'endroit où nous nous tenons et abattus par le peloton d'exécution. Le capitaine explique que pour achever les souffrances de l'un des blessés, les soldats l'ont écrasé en faisant rouler un Humvee sur lui. Salah passe la vidéo. La caméra parcourt l'oued, capturant les corps tordus, les vêtements souillés par la terre et les flaques dans lesquelles ils viennent de tomber. On entend une voix hors-champ : « Capitaine Salah, nous n'avons plus ni blessés ni prisonniers. »

Il revient aux photos. L'une d'entre elles montre un combattant avant son exécution, assis à l'arrière d'un véhicule, les mains détachées. On dirait qu'il discute calmement, de manière presque conviviale, avec les hommes qui vont bientôt le tuer. Voilà comment Salah connaît leurs nationalités.

Je détourne le regard du téléphone et je remarque une plante grimpante qui se faufile dans une fissure du viaduc tout proche. Le tunnel est sombre et tranche avec la tâche de blanc flou à l'autre bout, haute et rectangulaire comme une lointaine pierre tombale.

Il y a encore à raconter, encore à gommer de la première version de ce récit, celle qui était fière et satisfaisante. Salah dit que l'un des corps a été brûlé. Les flammes ont tenu les hommes au chaud pendant la nuit. Après le coucher du soleil en février, les températures peuvent descendre au-dessous de zéro dans le désert.

« Il faisait trop froid », explique-t-il.

À peu près au moment de ma visite, l'organe d'information humanitaire IRIN a fait un reportage sur une violente crise liée aux problèmes de santé mentale en Irak, exacerbée par la barbarie de l'EI et près de trois années de conflit représentant de lourdes pertes civiles et militaires ainsi que des déplacements de masse. La bataille de Mossoul, affirme l'enquête, s'avère particulièrement dure. Elle laisse derrière elle des forces armées irakiennes mentalement et physiquement épuisées qui ont vu amis et camarades tués ou horriblement mutilés par des militants. Certains soldats ont avoué à l'IRIN leur désir de se venger sur des prisonniers de l'EI ou sur leurs cadavres.

Rien ne peut excuser la sauvagerie. Mais il existe des explications, aussi insuffisantes qu'elles soient. Les corps couverts de vermine sont utilisés dans la guerre psychologique et pour leur rôle cathartique.

Le rapport de l'IRIN décrit également un officier de la police fédérale qui donne un coup de pied dans la tête d'un militant mort. Ensuite, il met le feu à ses cheveux et à sa barbe en criant : « Tu crois que tu vas au paradis ? Le seul endroit où tu vas, c'est en enfer ! », avant de s'écrouler, en larmes.

Alors que je digère la confession de Sala, à un poste de contrôle près d'Albu Saif, un brigadier général vient me voir. Il porte une bague incrustée de turquoise et un stylo

bleu dans la pochette de sa chemise. Il me raconte un incident au cours duquel un homme qu'il avait pris pour un civil a essayé de se faire exploser à l'ouest de Mossoul. Le détonateur attaché à sa veste n'a pas fonctionné quand il a voulu le déclencher, alors il s'est emparé d'un pistolet et s'est mis à tirer sur la foule. Le brigadier l'a abattu.

Il réfléchit : « Je me demande comment ça m'affecte de tuer tous ces gens. Au début, c'était difficile de tuer quelqu'un même si ce n'était pas un criminel, parce que c'est quand même une personne. » Les larmes forment des marbrures dans ses yeux mais ne coulent pas. Une brise soulève des débris et les fait tournoyer dans les airs.

« Ça vous marque psychologiquement, poursuit-il, comme si vous aviez écrasé un chat ou un chien en voiture et vous vous dites que ça ne serait peut-être pas arrivé si seulement vous n'aviez pas conduit aussi vite. » Mais ensuite, vous vous remettez en route, vous déclarez que la faute en revient aux infinies variables de la nature, après tout c'était inévitable.

Cette attitude lasse du brigadier général, je la retrouve dans d'autres hommes moralement fatigués. Sayed Hazar par exemple, qui a commandé la police militaire kurde dans l'est de Mossoul. Cet hiver, il a enterré une bonne dizaine, sinon plus, de combattants de l'EI dans cette partie de la ville. Il les a traînés jusqu'à des tombes à peine creusées sur lesquelles il a érigé de petites pyramides de terre, comme autant de sabliers qui ont fini de couler. Assis dans son bureau à Erbil, il me montre ses blessures de guerre. Sur l'une de ses mains, la peau est marbrée et rapiécée, une bombe dans une voiture ayant explosé alors qu'il se trouvait trop près.

Puis il revient aux militants morts : « Je n'ai pas pu leur apporter de cercueils. » Sa posture est stoïque, la tête haute, quand il prononce ces mots qui ne paraissent prosaïques qu'à ceux que la catastrophe a épuisés et que les autres ne comprennent pas. « Mais j'ai pu les enterrer pour les protéger des animaux. Je les ai enterrés pour l'humanité, et ensuite, nous avons posé des pierres pour les familles qui les chercheront plus tard, pour les aider à les trouver. » Ces pierres, plantées à proximité de maisons, de magasins et d'écoles dans Mossoul, ne portent aucune inscription.

Il y a aussi Munir Ahmad Qadir, un homme costaud portant une dishdasha grise que j'ai rencontré sur l'une des petites routes de Gogjali, un quartier dans la banlieue est de Mossoul. Il m'annonce qu'il y a un cimetière pas loin où les civils et les militants sont enterrés côte à côte. « C'est à trois minutes en voitures. Tu veux y aller ? », me demande-t-il.

Nous parcourons les vieux chemins de terre où l'herbe ne pousse qu'entre les deux bandes tracées par les véhicules avant nous et qu'il n'y a qu'à suivre. Tandis que derrière nous s'éloigne Mossoul, une prairie verdoyante apparaît, déployée sur une légère pente qui monte doucement vers le ciel. C'est paisible ici. Tout au bout se trouve un petit mur de pierre autour d'un cimetière apparemment bien entretenu. Certaines parcelles datent d'avant la guerre entre l'Iran et l'Irak. Alors que nous descendons de voiture, Qadir raconte : « Moi, je suis éleveur de bétail, mais je creuse des tombes depuis que j'ai 13 ans. Mon frère, le reste de ma famille, nous avons tous enterré les corps gratuitement. Je connais tous leurs noms. »

D'un geste, il montre une partie du terrain, « Tous ceux-là sont d'octobre. Peu nous importe qu'ils soient musulmans, yézidis, shabaks ou autre. Nous les enterrons pour Dieu. »

Puis il désigne les tombes qui ne portent aucune inscription et dit : « Celles-ci, c'est l'EI. » Il y en a douze, avec de gros cailloux empilés soigneusement le long des bords. Certaines de ces parcelles ont l'air exagérément petites. Il en regarde une et explique : « Le corps est dans un sac. Ce ne sont que les morceaux de quelqu'un. »

Les combattants ont été tués lors de frappes aériennes à l'est de Mossoul. Les résidents des environs se sont ensuite plaints auprès des forces de sécurité que la puanteur de la mort était insupportable. Si ça ne leur plaisait pas, leur a-t-on répondu, ils n'avaient qu'à enterrer les corps eux-mêmes.

Alors c'est ce qu'ils ont fait. Sans officiant, sans cérémonie, les morts toujours dans leurs vêtements. Mais ils les ont mis en terre dans un cimetière digne de ce nom, ce qui par ici ressemble à une forme de compassion peu commune.

V

Je ne veux pas croire le deuxième récit de Salah tant que je n'ai pas examiné, tout seul, en privé, les images qu'il a sur son téléphone. Dans l'oued, il promet qu'il me les enverra. Des jours plus tard, après que j'ai un peu insisté, elles arrivent sur mon ordinateur, avec celles qu'il m'avait déjà montrées. Peut-être qu'il s'est enfin décidé à m'accorder ce petit geste pour se débarrasser du fardeau qu'il porte depuis Albu Saif. Ou peut-être qu'il voit chez moi un désir pervers de me délecter d'effusions de sang.

Les images de Salah dévoilent ce qu'il se passe après les exécutions extrajudiciaires : la dernière demeure des hommes qui comptent parmi les plus haïs de la Terre. Sur la vidéo, l'un des militants morts est à moitié habillé, la partie inférieure du corps dénudée. D'autres hommes sont enchevêtrés les uns aux autres. La seule façon d'en être arrivé là, c'est de les avoir alignés puis abattus. La raison pour laquelle la première version de l'histoire n'était pas claire du tout est maintenant très claire.

Je retourne à Albu Saif pour revisiter la scène à la lumière de ce que j'ai appris, pour grappiller le moindre petit bout d'espoir et d'humanité qui pourrait se trouver ici. Le ciel au-dessus du village et de Mossoul, au loin, est couleur d'ardoise, une toile de fond en acier chromé à la lutte acharnée contre le dernier bastion de l'EI. Dans l'ouest de Mossoul, les militants se battent jusqu'à la mort comme s'ils l'invitaient.

Sur la même route où j'avais fait la connaissance de Hasan et Salah, je rencontre trois jeunes hommes qui vivent à Albu Saif. Mes anges gardiens militaires ne veulent pas que je leur parle. Ils disent que c'est risqué d'aller au village, que le sol y grouille de mines. Pendant tout mon séjour, mes chaperons n'ont montré un intérêt que pour les résidents qui retournent à Mossoul ou les policiers qui ont dégagé la zone, désamorcé des bombes et démonté des EEI. Lorsqu'il s'agit de sujets que je peux récupérer, seuls les vainqueurs sont retenus. Cette fois cependant, ils abandonnent, remontent dans leur véhicule et s'éloignent.

J'interroge les jeunes au sujet des combattants de l'EI qui étaient en position à Albu Saif pendant l'occupation du village. Mohamad, un éleveur qui approche la trentaine et dit avoir travaillé dans un magasin d'électroménager à Mossoul avant l'arrivée des militants, désigne une maison démolie et raconte : « C'est dans celle-ci qu'ils vivaient, et ils avaient un bureau dans celle-là là-bas. Si on ne les dérangeait pas, ils ne vous dérangeaient pas non plus. »

Un autre, qui ne veut pas donner son nom, m'explique que certains combattants ont forcé les civils des environs à rejoindre les rangs de l'EI. « Ils avaient des missiles, devant nos maisons. », se souvient un troisième, Rajwan Mezher, 22 ans. « Il n'y avait pas de travail. La vie était très difficile. Alors qu'ici, on ne pouvait pas trouver un morceau de pain, l'EI se régalaient. »

Quelques militants ont essayé de fuir quand les forces irakiennes sont venues libérer le village cet hiver, mais ils ont été tués dans des frappes aériennes. Mohamad poursuit : « Les chiens les ont achevés. » Il est vrai que si l'on voit beaucoup de chiens sauvages, émaciés et malades par ici, d'autres sont gras et bien portants.

Je questionne les trois hommes sur les ossements dans l'oued. Je leur raconte le premier récit, puis le second, d'humiliations, d'exécutions et de profanation.

Sans émotion, Mohamed répond : « Oui, c'est vrai. », comme pour confirmer que la confession de Salah est un fait sans importance. L'impact de la tragédie est d'autant plus minimisé que celle-ci se répète. Au bout du compte, il ne serait pas exagéré de ne rien sentir du tout.

Nous parlons un peu plus longtemps. Ils espèrent que la route principale pour Mossoul va bientôt rouvrir. Ils veulent acheter des légumes et d'autres choses à manger, peut-être sans se rendre compte que la nourriture manque dans la ville assiégée, et qu'ils auraient sans doute plus de chance dans les camps de déplacés.

Nous nous séparons, ils me saluent d'un geste de la main en longeant un étroit sentier qui traverse l'oued. Ils attirent mon attention une dernière fois pour me montrer la cicatrice de terre. Il y a d'autres ossements, d'autres morts que je n'ai même pas encore vus.

La nuit tombe. Dans peu de temps, les véhicules blindés qui passent à toute vitesse auront l'air de pourchasser d'infinis cônes de lumières. Je lance un dernier regard sur l'oued avant de partir. Sculpté par des siècles de vent et d'eau, il est tellement alourdi de crépuscule, de silence et de désolation qu'on le devine douloureusement en vie. J'entends un murmure que je prends pour un cri.